





# **1...2...3... Nouvelles !**

Recueil de nouvelles

**Du même auteur :**

**Chez Bookélis :**

Le tableau volé

ELLE voulait voir l'océan

Voici de mes nouvelles. Tome 1

Voici de mes nouvelles. Tome 2

Voici de mes nouvelles. Tome 3

**Chez Adéquat éditions :**

Panique au camping

**Daniel Paraire**

**1...2...3... Nouvelles !**

Recueil de nouvelles

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979 102 227 5263 3

© Daniel Paraire

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle...

*Merci à Wikipédia pour son aide précieuse.*

*Un grand merci à Béatrice pour son soutien  
et ses remarques judicieuses.*



# Le novice de l'Abbaye de Silly en Goufern

( Nouvelle primée au concours de Carrouges 2016 )

Le temps était maussade en cette journée d'automne 1495. Comme tous les jours, après mes dévotions, je me rendis dans les jardins de l'abbaye ramasser les salades et les panais que mes frères et moi-même irions vendre sur les marchés de Falaise ou de Carrouges. Depuis maintenant un an et demi, j'étais novice à l'Abbaye de Silly en Goufern.

Pendant que la population trimait à retourner la terre pour y faire pousser des céréales, le roi de France Charles VIII l'affable dirigeait le royaume en compagnie de sa femme la duchesse Anne de Bretagne épousée quatre

ans plus tôt au château de Langeais. Jeune et ambitieux, notre bon roi décida de conquérir le royaume de Naples, faisant valoir des droits que les derniers princes de la maison d'Anjou avaient légués à sa famille. À la mort du roi Ferdinand 1<sup>er</sup> de Naples en 1494, il prit le titre de roi de Naples et de Jérusalem et envahit l'Italie. Une alliance quasi générale se ligua contre la France. Les troupes françaises furent submergées. Échappant de peu à ses ennemis, Charles regagna son château d'Amboise la queue entre les jambes et s'occupa désormais de la rénovation du château royal et de l'ornementation de la chapelle Saint-Hubert.

Fils cadet de Jean de Blosset seigneur Carrouges , grand maréchal de Normandie et d'une mère Carrougienne prénommée Marie, je me vis dès mon plus jeune âge promis à Dieu et à ses représentants puisque mon frère aîné, lui, devait apprendre le métier des armes et entrer au service du suzerain de mon père, le comte Adhémar Auckar de Tours, figure emblématique de la Touraine.

Élevé dans le château de papa, je passais le plus clair de mon enfance à jouer dans le

quartier de la Guibray, à fouiller les vestiges du site mérovingien, dans l'espoir d'y découvrir... Que sais-je ? Un trésor ou peut-être une arme quelconque qui m'aurait permis de me prendre pour un noble guerrier.

J'eusse préféré échanger ma place contre celle de mon frère, étant plus enclin à chercher querelle qu'à prier ce Dieu trahi par son pote Judas et cloué sur une croix comme un vulgaire oiseau de malheur. L'on m'expliqua bien vite que c'est par ma faute et celle de mes compatriotes qu'il mourut dans d'atroces souffrances. Je me demandais ce que j'avais bien pu faire pour qu'on le punisse ainsi. Bref, je me retrouvais dans cette abbaye à trimer du matin au soir, guère mieux loti qu'un travailleur de la mer. Ainsi, cinq fois par jour, à prime, tierce, sexte, none et vêpres et trois fois par nuit, à complies, matines et laudes, je me retrouvais en robe de bure dans le froid glacial de la chapelle à prier ce Dieu qui ne nous parlait jamais. Le reste de la journée, nous allions travailler la terre comme des vulgaires paysans et produire nos légumes que nous allions vendre dans les villages alentour.

J'adorais faire les marchés. Ça me permettait de croiser du monde et de pouvoir discuter lorsque le frère cellérier me le permettait. J'en profitais en douce pour jeter un œil intéressé aux jeunes filles se pavanant sur la place du village, déjà attiré à mon âge par ces créatures que les prêtres eux-mêmes disaient suppôts de Satan. Je ne voyais pas pourquoi ils les nommaient ainsi étant donné qu'aucune d'entre elles n'arborait de cornes et de longues queues fourchues.

Je n'avais pas l'âme d'un paysan. Je préférais l'océan, ayant entendu des récits par des marins de passage lors de nos pérégrinations dans les villes où nous propositions nos récoltes. Il faut dire que lorsque nous allions sur les marchés, je passais le plus clair de mon temps à rêver de voyages et d'extermination d'Indiens dans des contrées lointaines, ayant appris par un marin qu'il y avait des sauvages à la peau rouge dans certaines régions de cette terre.

Je me voyais embarquer sur une goélette ou un brick et m'envoler vers des pays inconnus. Je crois bien que c'est lors de ces journées à discuter avec cet homme au visage buriné que je croyais immortel tellement il était recouvert de

cicatrices que la petite graine de liberté à germé dans mon esprit. De retour à l'abbaye, je m'enfermais dans ma cellule. Je ne répondais plus à l'appel de mon nom. Je maigrissais. Tant et si bien qu'un matin, après sexte, l'abbé responsable de notre communauté me fit quérir.

Il se tenait derrière la table en chêne brut qui lui servait de bureau. La pièce était sommaire. Outre la table, une chaise, un banc de pierre, une étagère où s'alignaient les livres de comptes du prieuré et un prie-Dieu complétait l'ameublement, donnant un air austère à la cellule du père supérieur. Au mur, sous un crucifix de bois, la devise de l'ordre de Saint Benoît nous rappelait ce pour quoi nous étions là.

« Ora et labora »

Cette devise, prie et travaille, tous les jours, nous l'appliquions avec les frères novices et les moines de l'abbaye. Nous n'avions droit à aucun divertissement. Pour moi, la seule façon de m'échapper de la solitude était de rêver de grand large.

À genoux devant l'abbé Maurice de Magny, j'attendais le sermon qui ne vint pas.

— Que se passe-t-il mon fils ? Je te vois dépérir de jour en jour. N'es-tu pas bien au sein de notre communauté ?

— Si mon père ! C'est juste que je ne suis pas fait pour la vie ecclésiastique, osai-je dire.

La surprise se lut sur le visage du prêtre. Il me regarda intensément et me demanda d'un ton interrogatif.

— Que veux-tu dire, mon enfant ? Aurais-tu perdu la foi en notre seigneur ?

— Non mon père, j'ai toujours la foi, mais je crois que notre seigneur Jésus-Christ a de plus grandes ambitions pour moi.

— Qu'entends-tu par de plus grandes ambitions ?

— Je pense que notre seigneur a prévu de faire de moi un marin, dis-je en redoutant la réponse du père supérieur.

— Crois-tu réellement que Dieu dans sa bonté infinie te destine à une vie d'aventurier par-delà les mers et les océans ?

— J'en suis certain mon père. Je crains que notre seigneur Dieu veuille que je parte sur un navire évangéliser les sauvages dans les contrées lointaines.

— Ainsi, ce serait donc une vie d'évangéliste que Dieu aurait choisie pour toi. Comment peux-tu en être certain, mon fils ? Dieu, t'aurait-il parlé dans ton sommeil ?

Je croisais les doigts dans mon dos et fis le plus gros mensonge de ma vie, me disant que je n'aurais plus qu'à me confesser.

— Oui mon père ! Il me rend visite toutes les nuits et me parle. Il me dit ce que sera ma vie à son service. Il me demande de porter sa parole dans des contrées lointaines.

— Alors, je n'ai plus qu'à m'incliner, dit le responsable de l'abbaye. Je ne peux quand même pas aller contre la volonté divine. Qu'en penses-tu mon fils, me demanda-t-il de son œil inquisiteur dans lequel je me rendis compte qu'il n'était pas dupe de mon mensonge.

Je répondis en essayant de masquer la joie qui m'étreignait :

— Oui mon père ! Il faut suivre les conseils de Dieu.

— Il y a cependant un détail à régler avant que tu ne quittes notre communauté. Il faut que tu termines ton noviciat. Tu ne peux pas aller prêcher la bonne parole si tu n'es pas prêtre. Il te

reste encore six mois à accomplir avant de pouvoir revêtir la coule et le scapulaire, mon enfant.

— Je patienterai mon père et en profiterai pour apprendre les évangiles.

— Très bien. Je vais faire porter un courrier à Sa Majesté Isabelle la catholique, reine de Castille. Je sais qu'elle prépare une autre expédition vers les Amériques que Christophe Colomb a découvertes il y a de cela déjà trois ans. Sa Majesté ne peut rien refuser à l'ordre de Saint-Benoît et je doute fort qu'elle n'arrive à te trouver une place de confesseur à bord d'un de ses navires. Cela te convient-il, mon fils ?

Je me jetais aux pieds du père supérieur et embrassais ses orteils. Il me releva gentiment. Je vis dans ses yeux ce qu'il aurait aimé faire, mais que la vie lui avait refusé. C'est pour cela qu'il plaçait sa confiance en moi et m'autorisait à quitter le prieuré.

— Il faut cependant que je prévienne tes parents, rajouta-t-il. Sans leur accord, point de voyage.

Je ne me faisais pas trop de soucis, sachant que mon père approuverait cette

initiative. Il aurait tant souhaité que ce soit moi qui embrasse le métier des armes. Lui qui avait toujours vécu d'aventures ne me priverait pas de ce bonheur. Quant à ma mère, elle acquiesçait à tout ce que disait son époux, en femme soumise.

Ces six derniers mois furent les plus longs de ma jeune existence. Je me jetais corps et âme dans le dur labeur des semis, désherbage, arrachage des panais et autres travaux incombant à notre communauté. Le soir, après les prières dominicales, je lisais à la lueur tremblotante d'un cierge ces fameux évangiles qui me serviraient dans un futur proche à évangéliser des sauvages multi déistes.

Un matin, l'abbé vint me voir dans le jardin et me tendit une lettre de la souveraine Espagnole. Sa Majesté Isabelle m'accordait une place d'aumônier à bord de la caravelle La Pinta qui retournait pour la deuxième fois en Amérique. Fou de joie, j'oubliais mon rang et sautais au cou du curé pour le remercier. Je vis des larmes dans ses yeux et je sus qu'il m'enviait. Mes parents ayant donné leur accord pour ma nouvelle vie, il ne me restait plus qu'à obtenir mon noviciat afin de quitter le prieuré.

Maurice de Magny réunit son conciliabule et en compagnie d'autres moinillons de mon âge, nous passâmes notre examen. Ayant travaillé d'arrache-pied et connaissant suffisamment ma théologie, mes supérieurs m'accordèrent leur crédit. J'étais devenu abbé et j'obtins le droit de revêtir la coule et le scapulaire noir. On me tondit le sommet du crâne. Fier de ma tonsure, j'enfilais l'habit, le capuchon et je ceins la ceinture de corde autour de ma taille. J'allais enfin pouvoir naviguer sur des bateaux géants et voir cette Espagne qui voulait bien m'accueillir, moi le cadet de Carrouges.

La Pinta devant appareiller de Vigo, non loin du Portugal, le 15 août, jour de l'Assomption, il fut décidé que je quitterai l'abbaye un mois avant et que je suivrai le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle en compagnie de quelques-uns des moines de notre ségrégation.

Enfin, le jour tant attendu du départ arriva. Il faisait un temps superbe. Je me dis que Dieu était à mes côtés et que rien ne pourrait m'arriver de fâcheux. Muni d'une besace garnie de pain et de fromage de brebis, nous prîmes la